

René Merle - "L'Identité occitane, brouillage de l'opposition de classe" - *Actes du Colloque international "L'identité occitane. Réflexions théoriques et expériences"*, A.I.E.O et C.I.D.O, Béziers, 4, 5 et 6 septembre 1986, A.I.E.O, 1990.

Le sujet est vaste, et renvoie à une étude plus importante, dont nous n'ouvrons ici que quelques pistes. Le cadre de notre réflexion est modeste, mais symbolique en rapport à notre titre. La Provence. Provence qui est à la fois source et aboutissement d'un sentiment identitaire « méridional » : sentiment le plus souvent contracté sur ses dimensions provinciales, et parfois dilaté jusqu'aux limites aventureuses d'un ensemble défini par sa Langue, la langue d'Oc.

Or, c'est une banalité de le dire, mais il faut bien partir d'elle, le sentiment identitaire préexiste à tout analyse : il n'est que de suivre, du XVII^e siècle à la Révolution, les propos des lettrés provençaux sur leur Langue : il leur faut habiller d'explications (origines, avatars, etc.), un Donné qui traverse ces hommes de culture toute française, sans qu'ils n'y puissent rien. La Langue, une autre langue que le français.

Ce n'est qu'au XIX^e siècle, dans un contexte plus général d'éclosion des nations modernes, que le sentiment identitaire d'Oc peut s'investir, et se donner donc, enfin, un sens, voire une justification, dans un véritable sentiment nationalitaire.

Du XIX^e siècle à nos jours, l'histoire nous montre que le sentiment nationalitaire, partout où il s'affirme, transcende les oppositions de classe, quand il n'est pas utilisé pour les circonvenir. Mais aussi fait-elle comprendre qu'il ne peut jouer ce rôle, parfois bien discutable, que parce qu'il satisfait les pulsions d'auto-définition et d'auto-valorisation d'une société civile.

Ce serait faire beaucoup d'honneur au renaissantisme provençal que lui donner une place qu'il n'a pas eue, et que, la plupart du temps, il n'a pas revendiquée. Lui assigner une action effective serait admettre qu'il ait pu exister autrement que dans l'imaginaire de quelques lettrés.

Tout au plus pourrait-on s'interroger sur la présence, en filigrane du patriotisme, voire du chauvinisme français de bien des Méridionaux, d'une Patrie fantôme :

Celle qui pendant 100 ans fait se lever des foules au dernier couplet de la *Coupo santo*, quand par ailleurs l'abandon de la langue est assumé très clairement. Et encore, tout récemment, nous avons pu voir un cercle de notables et de renaissantistes provençaux reprendre l'hymne qu'entonnait un ministre de la culture, qui évoquait la langue de ses aïeux, pour laquelle il ne fait rien.

Celle encore qui permet, depuis plus d'un siècle, la présence régulière dans les publications du mouvement ouvrier, de chroniques dont le ton, du félibrige à l'occitanisme, est clairement empreint d'une crispation nationalitaire, pour ne pas dire nationaliste. Chroniques tout à fait indues, apparemment, au regard des analyses globales de ces mêmes publications.

On ne peut réduire ces comportements à l'opportunisme et à l'hypocrisie. D'autant que la faiblesse du mouvement renaissantiste a toujours été telle que personne ne peut vraiment gagner à lui faire des concessions.

C'est plutôt dans cette dimension irrationnelle, mais extrêmement refoulée, des deux patries, qu'il faut chercher l'explication.

Par contre, du côté des renaissantistes, du côté de la justification publique de l'usage de la langue, la pulsion identitaire a utilisé une pseudo-justification idéologique mouvante :

On sait que, pour les divers renaissantistes européens du XIX^e siècle, la défense de la langue « opprimée » se présentait autant comme une défense de la langue du peuple que comme celle d'une entité métaphysique, la Patrie, dont la Langue est le signe. Cette entité, plus que la

Nation abstraite des idéologues, se présente alors comme un bien commun, patrimoine charnel dans lequel on communie. Et qu'à la limite il n'est pas utile de nommer, dans la mesure où l'usage de la langue dominée pour le signifier suffit à lui donner vie.

Le renaissantisme culturel occupe alors, sans dangers réels, le champ de la lutte nationalitaire.

Défendre la langue qui n'est plus que celle du peuple est le meilleur moyen de rendre vie à ce qui fut un Peuple. Le courtcircuitage de la lutte de classes par la lutte « nationale », avant de se produire effectivement dans la réalité sociale, est d'abord vécu dans la conscience des lettrés.

Défense du peuple sociologiquement défini, non pour ses intérêts de « peuple », mais parce qu'il est gros d'un Peuple. Encore faudrait-il qu'il le sache, qu'il l'admette... *“Ah, se me sabien entendre, Ah, se me voulien segui !”* dit le Mistral de La Coumtesso. A cet égard, le renaissantisme d'Oc a offert des traits originaux, souvent mis en relief certes, mais qu'il n'est peut-être pas inutile d'approfondir.

Dès la première moitié du XIXe siècle, l'affirmation d'une identité linguistique provençale, et bientôt occitane, se justifie par deux thèmes écartelés : le souvenir d'une nation déchue, souvenir mythique, et la dignité, enfin affirmée, de l'oralité populaire.

La réconciliation de ces deux thèmes aurait-elle été la mise à feu d'un véritable mouvement nationalitaire ? Les réflexions que nous avons consacrées à ce problème dans *Les Fous de la Langue* (1) insistent sur l'impossibilité d'une telle réconciliation, dès le préféligrage, et donc sur la totale inutilité d'un procès en responsabilité, ou d'un compliment, fait au Félibrige quant à son refus d'un mouvement nationalitaire méridional.

Les triomphes apparents du Félibrige, sous le Second Empire, sont en fait évacuation du mouvement vers un imaginaire de la Langue, évacuation dont nous connaissons les suites, mais qui ne fait que prolonger et préciser des tendances depuis longtemps, et fortement, à l'œuvre.

En évitant donc l'inutile procès fait aux premiers renaissantistes, notre propos est plutôt d'essayer de comprendre comment, paradoxalement, le courant de défense de la langue populaire, que des historiens de la littérature d'Oc ont pu opposer au courant érudit, a été le déguisement le plus inattendu, et sans doute le plus efficace, de la pulsion nationalitaire inavouable. Pulsion inscrite véritablement dans le plaisir du quant à soi et de la nonintervention sociale.

Par là même, et sans préjuger des suites qu'aurait pu avoir une véritable prise en compte de la langue populaire, pour et par le peuple, un investissement de la pulsion nationalitaire par des forces sociales diverses, voire opposées, était barré :

Du premier Empire à la seconde République, alors que se cristallisent les grandes tendances politiques et sociales de la France moderne, la « langue laissée au peuple », tout autant sinon plus que la « langue des Troubadours », est le cheval de Troie d'un mouvement nationalitaire, d'un mouvement qui cherche ses assises sociales.

Mais il ne pouvait l'être qu'à condition que toute une série de trompe-l'œil, tout un brouillage idéologique désamorce ce qui aurait pu être un véritable levier de transformation sociale, voire de révolte, dans la conjonction esquissée d'une paysannerie pauvre, d'un artisanat laborieux, d'une classe ouvrière naissante, conjonction encadrée par de jeunes intellectuels d'origine populaire.

Au XIXe siècle, jusqu'à la troisième République au moins, la conscience que les groupes sociaux, alliés ou antagonistes, ont de leur existence et de leurs affrontements, n'est généralement pas formulée, encore moins prise en compte, par une théorisation et une pratique spécifiques et organisées.

Cependant, à nous en tenir au triangle Bas Languedoc oriental - Vallée du Rhône - Provence, où naît le mouvement renaissantiste, il est possible de voir comment ces affrontements sociaux sous-tendent les grandes secousses politiques.

Comment comprendre la grande Révolution dans ces régions sans mettre en avant les mouvements paysans, aux motivations économiques et sociales enclenchant la prise de conscience politique, dans la phase 1789-1792 tout particulièrement ?

Comment ne pas essayer de préciser la mutation Midi blanc - Midi rouge, dans la première moitié du siècle, sans références aux résistances que ce monde rural oppose à une modernisation dont il est spectateur, et souvent victime ?

Comment ne pas reconnaître, dans le mouvement protestataire qui mène de la montée du courant démocrate-socialiste à partir de 1849 et jusqu'aux résistances armées au coup d'Etat de 1851, comme à la tentative communaliste de 1870-71, la possibilité entrevue d'une alliance entre paysannerie pauvre et des couches populaires urbaines, petite bourgeoisie comprise, alliance pour le moins originale dans la France d'alors.

A cet égard, on peut affirmer que le mouvement renaissantiste, de la Révolution de 1789 à la Commune de Marseille, prend sa place, et sans doute bien malgré lui, dans le brouillage, l'effacement de ces violentes oppositions de classe et de ces virtualités originales de transformation sociale.

Et paradoxalement, répétons-le, il le fait en se couvrant de la défense de la langue du peuple, perpétuation de la langue des Troubadours.

La contradiction initiale est posée clairement dès la fin du XVIII^e siècle, quand sont repris, précisés, et systématisés les acquis des provençalistes antérieurs. Les textes suscités par la querelle dite des Troubadours, à partir de l'intervention de Legrand d'Aussy en 1781, situent l'écartèlement dans lequel s'inscrira, ne disons même pas l'échec, mais l'impossibilité d'un véritable mouvement nationalitaire.

L'intervention des lettrés se fait au nom de la langue des Troubadours, mais pas au nom de la langue du peuple. « Abandonnée au peuple », la langue peut mystérieusement y conserver son essence métaphysique, sa pureté, grammaticale (c'est ce que constate Fabre d'Olivet par exemple). Elle peut s'y dégrader : c'est ce que constatent Achard et Bouche. Mais la fascination véritable est bien résumée par les propos de Berenger, Astier, etc. : la langue d'Oc échappe à la contamination du Bon Ton d'un français devenu langue de cour, langue de caste.

C'est donc la préservation (paradoxalement permise par la réduction sociologique d'usage de la langue, l'abandon de l'occitan par les élites, (abandon que l'on déplore) d'un génie « énergique et naïf » de la langue par le peuple, qui intéresse ces lettrés. Et non le peuple en lui-même.

La mise en avant du naturel populaire de la langue à la veille de la Révolution brouille l'opposition de classe qui va se manifester. Le peuple réel est évacué :

Le théâtre marseillais d'un Blanc-Gilly peut l'évacuer vers un hors-temps attendrissant, dans sa description du peuple de Marseille, réserve « naturelle » posée au monde social en mouvement.

Berenger, et bien d'autres, le posent dans sa brutale étrangeté sociologique : le peuple réel fait peur.

Aussi, pendant les dix ans de révolution, l'affirmation identitaire disparaîtra d'autant plus que le peuple réel est en mouvement : l'identification du peuple au naturel, au refus du bon ton, etc., ne fonctionne pas dans l'événement, et la suspension de l'affirmation littéraire d'Oc, par

des gens qui massivement ont adhéré au mouvement révolutionnaire, brouille l'opposition de classe par son silence même.

Nous avons souligné par ailleurs l'engagement révolutionnaire de la plupart de ces lettrés. Leur adhésion à l'Empire est tout aussi claire. Il était compréhensible qu'ils n'engagent pas, avant le retour à l'Ordre, impérial et non plus royal, la langue des Troubadours dans un salut aux institutions et à la nation. La construction révolutionnaire de la Nation ne permettait guère de mettre en œuvre cette dichotomie nord-sud, oïl-oc, trouvères-troubadours.

Mais, par contre, on peut penser que la secousse aurait dû permettre une utilisation réelle de la langue du peuple. Pourquoi un tel silence, si l'on excepte quelques timides tentatives de communication efficace dans la langue commune ? Pourquoi en définitive les seuls textes qui parlent, sans qu'on puisse s'y tromper, au nom du peuple et dans ses revendications sociales, émanent-ils, en miroir, des privilégiés effrayés ? Sinon parce qu'ils signifient à tous, y compris aux apprentis-sorciers du Tiers, le danger social explosif que les masses plébéiennes, rurales en particulier, recèlent, (Inversement, quand le texte apparemment social émane de lettrés du Tiers progressiste, comme Astier, on ne met en avant la parole populaire, paysanne, et « patoise », que pour défendre des aspirations politiques générales, propres à l'ensemble du Tiers, et non représentatives d'une spécificité sociale « populaire »).

Le silence des lettres d'Oc dans la décennie révolutionnaire est un brouillage de fait de l'opposition de classe, car une vraie prise de parole en dialecte n'aurait pu à ce moment que signifier une affirmation du peuple dans sa différence sociologique, donc dans ses aspirations sociales autonomes, incompatibles avec les objectifs de la bourgeoisie révolutionnaire.

L'Empire, c'est-à-dire en fait la consolidation du pouvoir bourgeois, voit significativement ressurgir le texte « troubadouresque », et le salut des Troubadours à l'Ordre nouveau.

Peu importe en définitive que le régime de Napoléon se soit tout à fait désintéressé de ces saluts, voire les ait rebutés. L'important ici est de constater le retour de la pulsion nationalitaire mythique, une fois passé le péril sociologique réel.

Le piquant de l'affaire est que le pouvoir impérial renvoie malgré elles les élites provençales à leur spécificité ethnique, qu'elles partagent sans le savoir avec les classes populaires, et leur demande de s'intégrer aux mœurs nationales, de se franciser véritablement. L'Empire mettra en place à cet égard des structures efficaces, qui perdureront.

Aussi, à la chute de Napoléon, en 1815, et pour longtemps désormais, la pulsion créatrice des lettrés amateurs de l'Idiome natal devra louvoyer entre deux écueils qu'elle a parfaitement repérés :

Le Pouvoir, quel qu'il soit, ne donnera jamais une reconnaissance nationale à la langue des Troubadours : l'échec cuisant de Diouloufet l'ultra-royaliste renaissantiste est à cet égard révélateur entre 1815 et 1830.

Le traitement effectif, dans l'intervention sociale, de la Langue en langue du peuple, serait impensable, trop chargé de dangers de subversion d'un ordre duquel ils participent.

L'exemple aixois est éclairant : sous l'Empire, les académiciens provençalistes rêvent d'un Trésor de la langue disparue, alors que le fougueux prédicateur de Mazonod s'adresse aux pauvres dans leur langue pour les rechristianiser au nom de leur dignité bafouée (2). L'écartèlement dichotomique d'une pulsion érudite non interventionniste et d'une pulsion populiste effectivement en œuvre se règlera, fictivement, dans l'imaginaire d'un Diouloufet : l'œuvre littéraire réconciliant langue du peuple et langue des Troubadours, avec l'aval sans effets d'un pouvoir indifférent.

Le problème alors posé par les plus lucides des libéraux, et l'intervention de Scipion Marin en 1831 en est un bon exemple (3), est de savoir s'il faut, et dans l'affirmative comment, prendre

véritablement en compte la réalité du peuple occitanophone : ce peuple dans sa masse « blanc », porte sans le savoir les ferments de la démocratie politique et sociale ; encore faudrait-il, pour qu'ils éclosent, que l'on respecte ce peuple en tant que peuple, dans sa mythologie, son irrationalisme poétique, sa langue, et que des missionnaires laïques puissent, en occitan, l'amener aux idées nouvelles, de son propre point de vue.

Cette analyse ne s'affirmera, fugitivement, qu'en dehors des milieux véritablement renaissantistes : au contraire, parmi ces lettrés amoureux de l'Idiome natal, la création identitaire va recourir, à partir de la Restauration, non pas tellement à la création assumée personnellement.. signée de son nom, qu'à la mise en scène de groupes sociaux, de types porteurs - elle a besoin d'une incarnation sociale fictive pour faire passer le plaisir personnel et la visée nationalitaire du lettré. Le phénomène est net dans la première moitié du siècle, avant le brouillage par une idéologie renaissantiste organisée, dans laquelle il fera autrement son nid.

Pour la commodité de l'analyse, voyons comment cet investissement de la « réalité » populaire s'est effectuée, en ce qui concerne les milieux urbains, d'une part, et la paysannerie, de l'autre.

Le monde paysan est l'objet d'une double opération de mise en place, qui est en fait une opération d'évacuation (dont nous soulignons qu'elle n'a en rien, évidemment, un caractère organisé).

D'un côté, on voit se développer une entreprise de dignification du langage, de chasse aux francismes, qui place la Muse provençale sous l'égide d'un monde rural de plus en plus artificiel.

Nous avons ainsi pu suivre les avatars du mot "bargiero" qui devient "pastresso", dans les poèmes de Diouloufet de 1815 à 1830, au moment même où un Avril, tout aussi conservateur et « près du peuple rural » que lui, constate dans son Dictionnaire que le peuple ignore "pastresso". De même peut-on suivre l'usage massif des termes ruraux "capoulier", "cabiscoul", de Diouloufet à Bellot (Mistral n'inventera pas en ce domaine).

Ainsi la mise en scène de la Muse provençale est-elle celle d'une Muse, sinon rurale, à tout le moins d'une muse mineure de la ruralité des hameaux, des ménagers, et non des campagnes et des villages véritables. Une muse des tambourins, des "Trins", de la "pastourelletto". De Diouloufet à Bellot, l'enrobage rural, sucré, gentil, masque l'inquiétante étrangeté de la masse rurale.

D'un autre côté, faut-il y insister, la mise en scène du paysan contraste fortement avec cette représentation idyllique de la muse provençale, féminisée. Le paysan, au sens du représentant masculin, peut être soit le ménager dont la vie patriarcale, à l'écart du bruit des villages et du monde, est un reflet de l'antique et digne bonhomie, soit le bastidan ridicule et naïf. Et souvent, au hasard des circonstances, les deux visions cohabitent, contradictoirement, chez les mêmes auteurs.

La représentation du monde de la ville est tout naturellement le fait d'une petite bourgeoisie qui n'a pas besoin de prétextes (langue des Troubadours, authenticité campagnarde, etc.) pour se mettre en scène. L'usage du dialecte est un trait de sociabilité, de convivialité urbaine jusqu'au second Empire. Aussi bien, le troubaire ne parlera guère de lui, même s'il signe en général, et fièrement, ce qu'il écrit : l'exemple le plus net est celui de Victor Gelu dont la dichotomie s'affirme clairement. Ses chansons françaises ne le mettent en scène qu'indirectement qu'à travers un autre je ; ce je est celui du déclassé porte-parole, et personne n'est dupe. Seuls les troubaires de petite ville, comme Desanat et Bonnet, à Tarascon et à Beaucaire, peuvent directement parler en leur nom de la réalité locale et générale.

L'entreprise du *Bouil-Abaisso*, à partir de 1841, est tout à fait intéressante à cet égard : il ne faut pas du tout surestimer l'aspect d'intervention directe, de traitement de l'actualité dans ce journal. Cet aspect ne peut être majeur que pour ceux qui en parlent sans l'avoir lu. Encore

moins un quelconque aspect d'engagement, au sens moderne du mot. Mais le *Bouil-Abaisso*, à coup sûr, interpelle les troubaires par rapport à leur responsabilité personnelle de créateurs, leur dégageant de cette représentation par des types sociaux, voire ethno-sociaux, comme ceux que Gelu, Bénédict, etc., mettent en place à Marseille au même moment.

Significativement, et quel que soit le succès relatif du journal, on ne se bousculera pas pour soutenir, prolonger ou renouveler l'entreprise : il y avait une distorsion trop forte entre l'idéologie de Desanat, moderniste, populiste au sens petit-bourgeois du terme, et un public potentiel friand de formes traditionnelles (fables, contes, etc.) ou d'alibis : mise en scène du nervi, du paysan, etc. Desanat ne voulait que, mais c'était énorme, dire la vie normale, comme elle venait, en provençal. Sans dépaysement vers un exotisme social, il rêvait d'une poésie, comme l'écrit joliment *Le Messager de Marseille*, "de classe moyenne". Il se trouve que la classe moyenne préférera exprimer son prosaïsme quotidien en français.

C'est donc en dehors de cette ligne « moderniste », qui ne visait qu'à un usage en normalité absolue de la langue d'oc, que naissent et s'affirment les tentatives majeures ; elles réussiront, sinon dans les cénacles renaissantistes, à tout le moins dans la réalité du public : au Roumavagi poétique d'Aix, dont d'une certaine façon naîtra le renaissantisme organisé, on salue la mémoire du Bouil-Abaisso, mais on ne salue ni Bénédict, ni Gelu. Chacun à sa façon, ce sont pourtant les hommes qui comptaient alors.

Le public urbain, public petit-bourgeois par définition, est friand de types extérieurs, mais familiers : par exemple, le "quichié", paysan du terroir, « sangsue du marseillais », dénoncé plaisamment de Chailan à Gelu.

En ce qui concerne sa propre réalité urbaine, il a besoin de retrouver dans la poésie dialectale des types intérieurs à la ville, mais extérieurs au consensus de la société civile urbaine. Types qui lui permettent de se retrouver dans sa spécificité ethnique, sans s'y compromettre. Le phénomène d'identité, paradoxalement, s'affirme dans la mise en scène, du déclassé.

Jusqu'à-là, depuis le théâtre d'ancien régime d'un Blanc-Gilly jusqu'à celle de la légitimiste *Gazette du Midi*, du Tribor de Pelabon à Jean de Cassis de Carvin, c'est le personnage sympathique mais hors jeu du pêcheur, du navigateur, qui avait pu, sérieusement ou plaisamment, représenter la spécificité ethnotypale aux yeux d'un public déjà acculturé.

A partir du tournant des années 1835-1840, ce personnage s'efface des mises en scène réelles (il réapparaîtra, distancié et magnifié dans *Calenda*) : il est remplacé par le personnage du déclassé, celui de Gelu comme celui de Bénédict. Mais il faut bien souligner que le déclassé n'apparaît ainsi que dans la mesure où la société urbaine le condamne et le rejette absolument. Le "nervi" ne représentera alors l'identité commune que dans l'authenticité absolue d'un langage par ailleurs refoulé de tous les usages sociaux. Énergie et naïveté encore. Mais la révolte n'est pas dangereuse.

Nous avons pu constater combien, aujourd'hui, il est difficile d'examiner sereinement, cet alibi de la révolte des poètes dits ouvriers, Gelu au premier chef, dont ils cautionnent d'une référence glorieuse l'impuissance des divers renaissantismes.

Le brouillage opéré par le succès de cette poésie dialectale de Gelu et Bénédict renvoie en fait, et volontairement, les ouvriers dans le camp des « honnêtes gens ».

Le refus du monde ouvrier est double :

d'une part, c'est lui qui, à partir des ouvriers catholiques « intégrés » de Marseille, met en place la Pastorale, c'est-à-dire le miroir d'une ruralité bonhomme et rassurante, la fixation définitive d'un sentiment identitaire provençal ;

d'autre part, ce monde ouvrier refuse tout simplement l'usage du dialecte. Il est clair, par exemple, que le passage de l'Athénée Ouvrier de Marseille à une acceptation de l'expression

poétique provençale ne s'opère que quand, majoritairement, il n'est plus ouvrier, et dans une période de recul des perspectives de transformations socio-culturelles souhaitées. Et, si tant est que le monde ouvrier véritable est touché par la poésie dialectale, on le voit avec des hommes comme Granier, leur passage à un « occitanisme » marqué par l'influence de Mary-Lafon intervient après le coup d'État de 1851 - le blocage politique entraîne un déblocage dialectal, qui reste donc dans le domaine de l'intervention à vide.

Nous avons examiné de près le cas de A. Poncy, dans cette dialectique complexe des deux langues, pour essayer de mieux saisir comment les enjeux dialectaux ont été saisis. Il est certain, en tout cas, qu'ils l'ont été, par ces travailleurs manuels de façon très différente de celle des « réalistes marseillais » dont Lejourdan et ses épigones perpétuent la veine sous le second Empire.

Après 1848, et tout particulièrement à partir de 1849, dans la perspective d'une victoire électorale de la gauche démocratique et sociale, l'usage identitaire de la langue d'Oc pourra soutenir la possibilité d'une alliance entre les travailleurs de la terre et de la ville. Le problème posé par Scipion Marin en 1831 commence alors à être pris en compte concrètement par des entreprises du type de celle de Dupont, dans le Var. Son *Cascayoun* démocratique, et paysan uniquement, sera étouffé par la répression de 1851.

C'est alors, dans le repliement politique de la gauche populaire, après le coup d'État, que, paradoxalement en apparence seulement, se développe l'entreprise identitaire : congrès des poètes en 1852 et 1853, naissance du Félibrige en 1854. Le phénomène identitaire évacuera alors l'investissement de types sociologiques ethnotypés, pour mettre en place un curieuse dialectique tout aussi ethnotypée des deux Provence : Provence mâle et Provence femelle, Provence dure et énergique, Provence douce et poétique, Provence rouge et Provence blanche, Provence de l'Ouest et Provence de la mer ou de l'Est... Deux ans après *Mireio*, c'est le sens de l'opération Trussy-Jourdan avec *Margarido*, mais aussi le sens assumé du salut de Mistral à Gelu.

Dans cette désormais rassurante complémentarité, géographique et idéologique, le renaissantisme peut retourner sans l'avoir voulu à la case départ : seront sauvées la Langue et la Patrie des Troubadours, dans la promotion cette fois assumée de la langue du peuple.

Li Troubaire - e degun lis a vincu despièi - / A la barbo di clergue, a l'auriho di Rei, / Aussant la lengo pouplari / Cantavoun, amouros, cantavoun libramen / D'un monde nèu l'aveniment...

René Merle

NOTES

(1) *Les Fous de la Langue*, Amiras Repères, Aix, Edisud, 1986, 13.

(2) R. Merle, "Aix, Foyer original d'expression provençale, *Provence Historique*, Provence Historique, 1986, 145.

(3) Le texte intégral est dans René Merle, *Inventaire du texte provençal de la région toulonnaise*, 1986